



LAURA PEARSON

LA
DERNIÈRE

LISTE
DE

MABEL

L'Archipel
roman

LA DERNIÈRE LISTE DE MABEL

LAURA PEARSON

LA DERNIÈRE LISTE
DE MABEL

*traduit de l'anglais
par Penny Lewis*

l'Archipel

Ce roman a été publié sous le titre
The Last List of Mabel Beaumont
par Boldwood Books Ltd.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

Contact : info@lisez.com

ISBN 978-2-8098-5092-5

Copyright © Laura Pearson, 2023.
Copyright © L'Archipel, 2025, pour la traduction française.

*À maman, à papa.
Merci pour tout.*

Je me tiens devant cette bouilloire, où l'eau chauffe pour le thé qu'Arthur et moi buvons tous les matins, depuis soixante-deux ans. Deux maisons et je ne sais combien de bouilloires différentes, mais toujours moi, toujours lui, et notre thé rituel. Arthur est assis à la table de la cuisine, stylo à la main, et se concentre sur ses mots croisés. Par l'une des fenêtres ouvertes, j'entends des oiseaux gazouiller dans le jardin : un merle, je crois, et un rouge-gorge en grande conversation. Quand je l'aurai rejoint à table, Arthur pliera son journal, lâchera un petit « Bon », et nous parlerons du programme du jour : une promenade, une course, ou rien de particulier. Du temps où nous travaillions, la question ne se posait que le week-end, mais depuis la retraite, elle revient du lundi au dimanche, et chaque journée s'écoule lentement, heure après heure.

Je place les sachets de thé dans les mugs : le mien contient déjà un fond de lait, Arthur l'ajoutera à la toute fin. Un demi-sucre pour lui. Avant, c'était deux, puis il est passé à un. Il disait : « Pourquoi se priver, à notre âge ? » Je l'ai tout de même incité à réduire. Il y a Olly, qui renifle autour de mes pieds à la recherche d'éventuelles miettes que j'aurais laissé tomber. Je me baisse pour lui caresser la tête, mais il m'esquive et retourne près d'Arthur, comme d'habitude. Notre chien ne sent pas très bon depuis qu'il

a plongé dans la rivière, je dois penser à le laver un de ces jours. Il y a le grille-pain qui chauffe, à côté du beurre et de la confiture. Et enfin, il y a cet aveu qui me brûle les lèvres depuis des décennies à propos de la vie que nous nous sommes construite, mais les mots restent coincés. Ils le sont depuis toujours.

Je m'avance vers la table, précédée par la vapeur qui s'élève des mugs.

— Bon, dit Arthur en pliant son journal. Des projets pour aujourd'hui ?

Au moment où je secoue la tête, les toasts jaillissent du grille-pain avec un petit clic.

— Moi, je vais aux obsèques de Tommy Waites, annonce Arthur.

À notre âge, les événements de ce genre ont tendance à se multiplier. Tommy était un client d'Arthur à l'époque où il était coiffeur, et ils allaient de temps en temps boire un verre au club privé de la ville. Arthur s'est déjà déplacé pour des gens dont il était encore moins proche. Je ne sais jamais s'il y va afin de rendre hommage au défunt ou simplement parce que c'est l'occasion de prendre l'air, de grignoter quelques canapés douteux, des chips un peu rassies, et de boire un ou deux whiskys.

— Vas-y sans moi, je le connaissais à peine.

— Je suis sûr que Moira serait contente de te voir.

— Tu vois, j'aurais été incapable de te dire le prénom de sa femme. Donc je doute qu'elle le prenne mal si je ne viens pas.

En le voyant hausser légèrement les épaules, je comprends qu'il est contrarié. Je déchiffre son langage corporel à la perfection, et réciproquement. On ne vit pas en couple pendant plus de six décennies sans retenir deux ou trois détails à propos de son conjoint.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire pendant ce temps ?

Je pourrais lire, tricoter, regarder de vieilles photos. Ou alors simplement m'installer dans mon fauteuil et réfléchir, ressasser mes souvenirs, méditer sur ma vie. Sur nos vies. Je sais qu'Arthur n'approuve pas, qu'il trouve ça mièvre. Se concentrer sur l'avenir, c'est sa devise. Ou l'une de ses devises. Moi, je suis plutôt du genre à regarder en arrière, et de toute façon, quand on est plus proche de la fin que du début... Qu'y a-t-il de mal à vouloir un peu de quiétude dans les dernières années de sa vie ? Il est trop tard pour changer le monde, n'est-ce pas ? Or c'est là tout le problème ; je ralentis, tandis qu'Arthur s'entête à vouloir foncer pied au plancher.

— Il faut que je trie le tiroir de la cuisine qui ne veut plus s'ouvrir.

— Ah oui, ça m'agace depuis un moment.

Je m'abstiens de souligner que le tiroir en question ne se coincerait pas si Arthur évitait de s'en servir comme vide-poches. Il y entasse des prospectus de vente à emporter distribués par des restaurants où nous ne commanderons jamais, des boutons, des rouleaux de ruban adhésif et j'en passe. J'en jetterai les trois quarts, Arthur sera content et ne remarquera pas que les objets qu'il avait accumulés ont disparu – preuve qu'ils ne lui étaient d'aucune inutilité.

Lorsqu'il redescend dans sa tenue spéciale obsèques, il tend les bras devant lui pour que je l'aide avec ses boutons de manchettes.

— Ils appartenaient à Bill, dit-il comme à chaque fois.

J'opine sans dire qu'au bout de six décennies, je les considère davantage comme les siens que comme ceux de Bill, malgré les initiales : WM, William Mansfield.

Il a ce costume dans sa garde-robe depuis plus de trente ans, et le pantalon est un peu trop serré. Arthur sent l'eau savonneuse. Le propre. C'est tout lui.

— Pas la peine que j'essaie de te convaincre ? insiste-t-il.

Je le fixe en me demandant à quand remonte la dernière fois que je l'ai regardé dans les yeux ainsi. Dans un couple, on a tendance à se parler depuis des pièces différentes, ou entre le canapé et le pas de la porte. Les moments où l'on se retrouve à quelques centimètres l'un de l'autre, où plus rien ne compte à part la personne en face de soi, deviennent de plus en plus rares. Arthur a encore une belle chevelure, même si elle commence à se clairsemer, avec quelques mèches blond foncé qui font de la résistance parmi celles devenues blanches. Il a les yeux aussi bleus que le jour de notre mariage, lorsque, devant l'autel, j'y ai plongé les miens en espérant trouver une raison de tourner les talons. Il a pris du poids, bien sûr. Il n'est plus l'homme sec et musclé que j'ai connu, il a des bajoues et un peu de ventre. Mais la vieillesse lui sied. Parce qu'il a toujours le même sourire magique qui éclipe le reste.

— Je n'ai pas envie, réponds-je.

Il hoche la tête, et je sais ce qu'il est en train de se dire : que je n'ai plus envie de grand-chose, que je suis résignée. Et il a raison. C'est drôle comme, au moment de s'engager, on ne se projette pas à plus de quatre-vingts ans. On n'imagine pas que l'un voudra attendre tranquillement la fin alors que l'autre, au contraire, cherchera à vivre ses dernières années le plus intensément possible. Mais plus jeunes déjà, nous étions très différents sur ce point. Arthur pensait être à même de changer les choses, alors que moi, j'avais surtout conscience d'être minuscule dans un vaste monde sur lequel mes actions n'avaient pas d'impact.

— Bon, à tout à l'heure alors.

— J'ai prévu des saucisses en cocotte pour le dîner.

Nous savons tous deux que je proclame ainsi la fin des hostilités.

— Très bien.

Je le suis jusqu'à la porte et j'attends qu'il ajoute quelque chose, sachant qu'il ne partira pas avant que nous soyons réconciliés pour de bon.

— Je n'en ai pas pour longtemps, dit-il en m'enlaçant.

Je grimace en sentant son début de barbe qui me gratte la joue.

Et le voilà parti. Après avoir sorti du congélateur des saucisses que je pose sur une assiette, je m'attaque au tiroir et je n'y vais pas par quatre chemins. Tout objet non identifié ou n'ayant pas servi depuis des mois finit à la poubelle. J'ai terminé au bout d'une demi-heure, et alors que je m'apprête à ouvrir mon livre, Olly multiplie les allers-retours entre le salon et la porte d'entrée, le regard morne. Je sais que s'il pouvait, il se hisserait jusqu'à la laisse et l'attacherait lui-même à son collier.

— J'ai compris, on va se promener.

C'est une journée froide et ensoleillée typique d'un mois d'octobre. Même s'il ne pleut pas, je sais qu'en rentrant, j'aurai les mains toutes froides et engourdis. Arrivés au bout de la rue, nous prenons la direction du centre. J'ai toujours vécu à Broughton, dans le Surrey, et j'ai pris ce chemin tellement souvent que je m'étonne régulièrement de ne pas voir mes empreintes de pas gravées dans le bitume. Olly, lui, se fiche du parcours, tant qu'il a de quoi à renifler, d'autres chiens sur qui grogner et des coins où se soulager – c'est précisément ce qui l'occupe en ce moment même. Une fois qu'il a terminé, je m'accroupis avec un sac plastique lorsque je suis soudain prise d'un doute : vais-je réussir à me redresser ? Mais j'y arrive, et heureusement, car Olly veut se remettre en route et commence à s'impatienter. Combien de temps nous reste-t-il avant de ne plus pouvoir nous en occuper ? Il y a trois ans, quand Arthur a fini par me convaincre de l'adopter (après m'avoir exposé sa liste mûrement réfléchie de « pour » et de « contre »),

j'ai souligné qu'Olly risquait de nous survivre et il a secoué la tête, l'air de trouver ma remarque complètement farfelue.

— Parfois, à t'entendre, on dirait que nous sommes déjà morts et enterrés.

Je m'en souviens encore.

Olly et moi poursuivons notre chemin. Nous longeons la nouvelle pâtisserie chic dont s'échappent des effluves de sucre et de gingembre, l'ancien salon de coiffure d'Arthur, le supermarché aux portes coulissantes qui s'ouvrent même quand on ne fait que passer devant, comme pour appâter le chaland, et enfin le Carpenters, où se tient certainement la collation après les obsèques de Tommy Waites. Des mégots de cigarette jonchent le trottoir. J'accélère le pas en resserrant le col de mon manteau de laine, je ne veux pas qu'Arthur me voie par la vitrine et sorte m'alpaguer.

Si Broughton a changé au fil des ans, j'y ai toujours trouvé ce dont j'ai besoin au quotidien, et pour les achats plus exceptionnels, comme les meubles ou les vêtements, Overbury propose un bon choix. Londres est à moins d'une heure, mais je n'y vais qu'une fois par an. En général, Broughton me suffit. Arrivée au bout de la rue commerçante, je traverse pour prendre le petit chemin qui monte vers l'église. Je circule entre les tombes puis m'arrête devant celles de ma famille.

Il y a Bill, parti le premier alors que ce n'était pas dans l'ordre des choses. Plein de vie un jour, fauché le lendemain par l'une de ces maladies cardiaques non diagnostiquées dont on entend parler sans se douter que son propre frère en sera victime. Puis maman, dix ans plus tard. Elle ne s'est jamais vraiment remise du décès de Bill, et même si elle est morte officiellement d'un cancer, il est évident pour moi qu'elle a commencé à s'éteindre à petit feu dès la disparition de son fils. Et papa, moins d'un an plus tard. Un AVC ; en quelques secondes, c'était terminé. Je ne savais pas si j'étais

en droit de me sentir orpheline à trente ans passés. La mère d'Arthur avait beau me traiter comme sa propre fille, j'ai toujours été consciente que si je venais à le perdre, je me retrouverais seule au monde.

Je doute qu'Arthur l'ait jamais vraiment compris. Appartenant à une fratrie de neuf, il a toujours eu de la famille un peu partout dans le pays. À chaque fois que nous discussions d'une destination de vacances, il disait qu'il avait là-bas un frère, une sœur, un cousin qu'il retrouvait le temps d'un verre ou d'un dîner. Tous avaient ce que j'appelle « le style Beaumont », avec des cheveux blond foncé et des taches de rousseur. Comme mes parents étaient enfants uniques, notre famille se résumait à quatre personnes. Et j'en suis le dernier membre encore en vie.

Les feuilles rouge et orange qui recouvrent les tombes masquent les dates de maman et le nom de famille de papa, mais cette scène automnale est tellement jolie que je m'en fiche. De toute façon, je sais tout ça, et je n'ai jamais compris l'intérêt de balayer les feuilles. La nature reprend toujours ses droits.

Avant d'ouvrir la bouche, je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule pour vérifier que je suis bien seule.

— C'est Mabel, je passe en coup de vent avec Olly. Hier, en lisant un article dans le journal sur les collectionneurs, j'ai pensé à toi, Bill, et à tes timbres. Je l'ai montré à Arthur et il a ri. Il s'est souvenu que parfois, pour te faire enrager, il s'amusait à en retirer certains de tes albums et à les cacher. Quand tu t'en rendais compte, tu boudais pendant des jours. Si tu étais toujours parmi nous et que tu avais continué à collectionner les timbres, tu en aurais des milliers. J'ai tout gardé au grenier, va savoir pourquoi. Je suppose que tes albums finiront à la poubelle quand Arthur et moi ne serons plus là, comme le reste de nos affaires.

Les larmes qui me montent soudain aux yeux me prennent par surprise. J'ai pour habitude de m'adresser ainsi à Bill et à mes parents sans me laisser submerger par l'émotion. Peut-être que je couve quelque chose ou que j'ai besoin d'une bonne nuit réparatrice. En ce moment, j'ai tendance à me retourner pendant des heures dans mon lit comme un poulet sur une broche avant de trouver enfin le sommeil.

Je rentre à la maison et j'attends Arthur. Ça ne me dérange pas qu'il sorte, j'aime bien être seule, mais j'apprécie aussi quand il rentre car je sais qu'il aura des choses à me raconter. La maison semble différente en son absence, comme si elle patientait en retenant son souffle. Il est presque 16 heures lorsque j'entends sa clé qui tourne dans la serrure. Il a ouvert son col, desserré sa cravate ; vu sa tête, il est un peu pompette.

— Ça s'est bien passé ?

— Oui. Tommy a eu une belle vie, et pas mal de gens sont venus lui rendre hommage. Tu penses que ce sera pareil pour nous ?

Dès qu'il s'assoit sur le canapé, Olly accourt pour réclamer une caresse.

— Coucou, mon chien.

Olly l'a toujours préféré. Lorsque Arthur se penche pour le grattouiller derrière les oreilles, leurs visages se détendent. Je réfléchis à ce qu'il vient de dire. Pour lui, c'est sûr que sa famille viendra des quatre coins du pays, et puis il y aura ses anciens clients, les amis avec qui il sort – enfin, ceux qui seront encore de ce monde. Me concernant, j'ai plus de doutes.

— Pourquoi cette question ?

À peine ai-je parlé que je me mords les lèvres : la réponse tombe sous le sens.

— Il y avait les quatre enfants de Tommy et Moira, leurs conjoints, les petits-enfants, alors je me suis demandé...

Que dire ? Il est trop tard pour revenir en arrière et tout changer.

Sur ce, Arthur se lève et demande :

— Une tasse de thé ?

— Oui, s'il te plaît.

Et je sais que nous passerons ce qu'il reste de la journée à penser aux enfants que nous n'avons pas eus.

— Il y a un marché à Overbury, dit Arthur en tapotant sa petite cuillère sur le bord de son mug.

— Quel genre de marché ?

— Alimentaire, je crois. Tu veux aller voir ?

Je pourrais dire non. J'ai envie de dire non. Mais il me propose une activité à deux, et ce n'est pas correct de ma part de refuser à chaque fois. Voilà qui résume bien nos dix dernières années de vie de couple. Il me tend la main, je l'envoie sur les roses. Il n'en a pas toujours été ainsi, et c'est bien le problème. Aucun de nous n'a oublié le temps où nous étions si complices.

— D'accord, bonne idée.

Arthur s'efforce de cacher sa surprise et plonge sa cuillère dans son bol de céréales.

Une fois sur place, premier problème : trouver un endroit où se garer. Pendant longtemps, nous avons été piétons. Puis à la cinquantaine, Arthur, qui aime bien les défis, a décidé d'apprendre à conduire. S'il a décroché son permis du premier coup après six mois de leçons assidues, il ne s'est jamais senti vraiment à l'aise sur la route. Dès qu'il est au volant, il a sa mine inquiète.

— Je crois voir une place là-bas, indiqué-je.

Nous venons de nous lancer dans un deuxième tour de parking et le soleil rasant nous empêche de bien voir.

— Non, il y a une Mini, répond Arthur en desserrant à peine la mâchoire.

— On peut rentrer, si tu préfères.

Je suis partagée : je tiens à ce qu'Arthur sache qu'il n'a pas à s'infliger ce stress, mais il ne doit pas non plus croire que je cherche un prétexte pour abréger la sortie. Il ne répond pas. En voyant un couple qui marche vers son véhicule bras dessus bras dessous, Arthur enclenche le clignotant et patiente. Lorsque nous descendons de voiture, j'hésite à lui prendre la main. À quand remonte la dernière fois que nous avons marché dans la rue ainsi, en affichant notre union ? Nous l'avons fait au début, c'est certain, mais je ne me souviens plus à quel moment nous avons arrêté. Nous avons beau marcher côte à côte, épaule contre épaule, ce geste simple semble relever de l'impossible.

Des stands installés le long de la rue principale s'élèvent des effluves de barbe à papa, de viande épicée et de pain frais qui se font concurrence. Les clients discutent, les vendeurs donnent de la voix.

— Si vous voulez des pâtisseries qui sortent du four, c'est par ici !

— Toutes les barquettes de fruits et légumes à une livre cinquante ! On a des ananas, on a des mangues, on a des cerises...

— Du poisson frais, pêché ce matin !

Je donne un coup de coude à Arthur.

— Tu te souviens du poissonnier et des crevettes à Morecambe Bay ?

C'est une invitation à revisiter le passé avec moi, et j'espère qu'il acceptera de se remémorer les bons moments.

Un sourire fend son visage et il éclate de rire.

— Ce type était bourré comme un coing, et quelle voix !

Nous restons silencieux un moment, comme pour laisser le temps à l'écheveau de nos souvenirs de se dérouler. Il y en

a tellement, nous pourrions peut-être y trouver de quoi nous accompagner sur le chemin qu'il nous reste à parcourir.

— Tu veux qu'on achète une tourte pour le dîner ? Et la corbeille à fruits est quasiment vide.

Arthur sort de la poche de sa veste une feuille de papier chiffonnée. Bien sûr, il a préparé une liste.

Nous choisissons d'abord des pommes et des oranges, puis il désigne une mangue, je crois, et me consulte d'un haussement de sourcils.

— Si ça te fait envie, lui dis-je.

Il a toujours ce goût de la découverte que j'admire tant quand je l'ai rencontré, à l'époque où il était seulement l'ami de Bill qui s'intéressait à tout.

Devant l'étal de tourtes, nous hésitons entre bœuf-oignons et jambon-fromage lorsque j'entends une voix crier son nom.

— Arthur ? Arthur Beaumont, c'est bien toi ?

Pivotons pour nous retrouver face à une femme qui a à peu près le même âge que nous. Elle a un visage qui devait être joli autrefois et des dents trop blanches. Elle pose une main sur le bras d'Arthur, se hisse sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue, puis rebelote avec moi. Elle sent le savon à la rose.

— Joan Jenkins, dit Arthur. Incroyable !

Elle secoue la tête et rit.

— Il y a belle lurette que je n'ai pas entendu ce nom. C'est Joan Garnett depuis 1959.

Si je n'arrive pas à le resituer, ce nom m'est familier.

— Alors vous vous êtes mariés, tous les deux ? lance-t-elle en nous désignant du menton.

Arthur se tourne vers moi avec un sourire fier et répond :

— Eh oui, soixante-deux ans que ça dure.

Elle secoue la tête.

— Comme quoi, tout le monde peut se tromper. Moi qui vous trouvais mal assortis...

Arthur rit à son tour puis ils continuent à discuter, mais je n'écoute pas car je me passe en boucle cette dernière phrase de Joan. Quand je retrouve mes esprits, elle s'éloigne en agitant la main. Je demande à Arthur, retourné à ses tourtes :

— Qui était-ce ? Je suis censée me souvenir d'elle ?

— On la croisait de temps en temps au bal. Dot la connaissait un peu, je crois.

Je ne l'ai pas entendu prononcer le nom de Dot depuis très longtemps et j'en tressaille. Pendant quelques secondes, je me revois assise dans l'entrée de la salle de bal à côté de Dot. Nous commentions en chuchotant les tenues des autres filles et nous pariions sur les couples qui allaient se former au cours de la soirée. J'entendais l'orchestre, je sentais la sueur perler sous mes bras. Et à chaque fois que je voyais une fille être embrassée dans un recoin sombre, je rêvais d'être à sa place.

— Elle avait le béguin pour moi, je crois, dit Arthur alors que nous nous éloignons du stand avec notre tourte dans un sac en papier.

Je m'arrête net.

— Dot ?

Arthur pouffe.

— Non ! Joan. Apparemment, elle a fini par épouser John Garnett. Il est mort l'an dernier, tu as entendu ?

Je secoue la tête. Après sa réflexion sur le fait qu'Arthur et moi étions mal assortis, j'ai perdu le fil.

— C'est drôle, elle a toujours vécu à Overbury et c'est la première fois que nous la croisons.

Qui sait ? Il m'est peut-être arrivé de patienter à côté d'elle à l'arrêt de bus, chez le boucher ou à la banque. Mais je vois ce qu'il veut dire. À certains moments, le monde

semble être d'une immensité vertigineuse, et d'autres, on a l'impression qu'il tient dans la paume de la main.

De retour à la maison, nous buvons une tasse de thé, puis Olly se pelotonne sur le canapé à côté d'Arthur. En le voyant piquer du nez, la bouche entrouverte, je ressens une bouffée d'affection pour cet homme qui m'a accompagnée toute ma vie. J'aurais pu trouver bien pire. Il est gentil, digne de confiance, et son amour de la vie nous a maintenus à flot plus d'une fois. Parce que des années difficiles, il y en a eu. Forcément, quand on se connaît depuis si longtemps. Le mieux que l'on puisse espérer, c'est de former un couple suffisamment solide pour qu'il tienne le coup.

Mais c'est plus fort que moi, je me demande ce qui se serait passé s'il avait épousé Joan Jenkins. Il l'a dit lui-même, elle avait le béguin pour lui et c'est fort possible, étant donné la façon dont elle le mangeait du regard même des décennies plus tard. Joan, qui nous trouvait mal assortis – et qui n'avait pas tort, à bien des égards. Joan, qui l'aurait peut-être aimé comme moi, je n'ai pas su l'aimer. Qui lui aurait peut-être donné les enfants qu'il désirait tant. Qui aurait peut-être été un soutien et une compagne d'aventure au soir de sa vie, alors que moi, je le freine. Qui aurait peut-être été un meilleur choix, tout simplement.

Quand Arthur, les yeux écarquillés par le trac, m'a demandée en mariage dans la rue, au retour de mon premier bal après la mort de Bill, j'aurais sans doute dû penser aux conséquences qu'aurait eues une réponse négative pour lui. En refusant, je lui aurais brisé le cœur, mais je l'aurais aussi libéré, et il aurait pu s'engager avec *la* jeune femme parfaite pour lui – Joan Jenkins ou une autre qu'il lui restait encore à rencontrer. Quand ma bouche a dit oui alors que mon cœur hurlait non, j'ai cru agir au mieux. Aujourd'hui, je n'en suis plus si sûre.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



[@editionsdelarchipel](https://www.instagram.com/editionsdelarchipel)

*Achévé de numériser en mars 2025
par Facompo*